

— C'est madame Ursule qui allait te voir quand tu étais à Nogent-sur-Seine chez ta nourrice.

— Oui... A huit ans elle me prit avec elle, et c'est elle qui m'amena chez madame Lhermitte.

— Quelle existence mystérieuse ! murmura Pauline. Ah ! je comprends, ma chère petite Renée, tout ce que ton cœur doit souffrir.

La blonde enfant ne répondit pas et de grosses larmes inondèrent son visage.

— Veux-tu bien ne pas te désoler ainsi !... fit vivement Pauline. Certainement M. Robert ne te laissera pas toujours ignorer ce qui concerne les tiens. Il a promis de te faire sortir de pension à ta vingtième année... Tes vingt ans arriveront... Le temps passe si vite !... Tu seras heureuse un jour... l'avenir te garde les joies dont ta première jeunesse est privée. Et puis en somme tu n'es pas fort à plaindre... tu as de l'argent plus qu'aucune de nous pour tes menus plaisirs. Madame Lhermitte te témoigne beaucoup d'affection, et je t'aime de tout mon cœur... Que te manque-t-il ?

— Il me manque une mère... répondit tristement Renée. Si tu savais comme j'aurais adoré ma mère... Quand je prononce ce mot si doux de MÈRE, mon cœur bondit... puis il se serre brusquement et les pleurs m'étouffent...

— On ne t'a jamais dit que ta mère ait cessé de vivre... Tu la retrouveras peut-être un jour.

— Si Dieu me donnait ce bonheur, je n'aurais plus rien à envier en ce monde !...

— Un pressentiment m'affirme que tu dois espérer.

Pauline embrassa de nouveau Renée dont un sourire remplaça les larmes.

Le dialogue que nous venons de reproduire avait eu lieu pendant la récréation du soir. Un coup de cloche ramena les deux jeunes filles à la salle d'étude.

A huit heures et demie elles regagnèrent la chambre qu'elles occupaient ensemble, et nous savons que leur lumière avait appelé l'attention de Léopold Lantier.

Pauline alla droit à la fenêtre dont elle releva le rideau pour regarder à travers les lames des persiennes. Elle songeait au détenu.

La nuit était claire et glaciale. Le vent du nord avait balayé les nuages, et la lune à son déclin jetait une clarté vague sur la maison d'arrêt. Dans cette obscurité transparente Pauline distinguait parfaitement la croisée où Lantier s'était montré le matin.

Ses yeux s'habituaient peu à peu à sonder les demi-ténèbres, et la figure pâle du prisonnier lui apparut. Elle demeura immobile, respirant à peine, le regard fixe, la main posée sur l'espagnolette.

Renée commençait sa toilette de nuit. Elle venait de se décoiffer et passait un peigne d'écaillé dans les masses soyeuses de la splendide chevelure blonde inondant ses épaules.

L'immobilité complète et le silence de son amie se prolongeant, elle s'en inquiéta et, se retournant un peu, demanda :

— Que regardes-tu donc ?

— Viens voir...

— Voir quoi ? fit Renée en s'approchant.

— La fenêtre du prisonnier.

— A quoi bon ?

— Je t'en prie...

L'enfant obéit d'une façon toute machinale.

— L'homme est là... dit-elle avec un frisson après s'être penchée. On croirait qu'il seie un barreau.

— Tais-toi... mon cœur bat... il me semble que quelque chose d'étrange va s'accomplir. Je voudrais voir mieux... je vais ouvrir la fenêtre...

— Oh ! non... non... répliqua vivement Renée.

— Pourquoi ? que crains-tu donc ?...

Renée, tremblante, recula. Pauline tenait l'espagnolette. Elle la fit jouer ; la fenêtre tourna sur ses gonds.

Un bruit léger, presque pareil à celui que produit un cou-teau mis en contact avec la meule d'un rémouleur, arriva jusqu'aux oreilles de la jeune fille. En même temps elle distinguait les mouvements du bras de Lantier.

— Tu avais raison... dit-elle à voix basse. Il seie un barreau...

— J'ai peur...

— Peur de quoi ?

— Mais il cherche à fuir...

— Eh bien ! c'est très intéressant, cela ! un captif innocent qui brise ses fers ! Latude ! Silvio Pellico ! Cet homme est un héros ! Si nous pouvions l'aider...

Renée devint pâle comme une morte.

— Tu n'y penses pas ! balbutia-t-elle.

— J'y pense beaucoup au contraire...

— Veux-tu donc me faire mourir d'épouvante ?...

— Je te répète qu'il n'y a rien à craindre, absolument rien !...

— Cependant...

— Chut ! laisse-moi faire.

Pauline détacha le crochet et entr'ouvrit très doucement les persiennes ; malgré ses précautions les gonds rouillés grincèrent un peu. Si faible que fût ce grincement, Lantier l'entendit. Se croyant surpris il bondit jusqu'au fond de sa cellule, mais il se rassura vite, et, devinant à peu près ce qui se passait, il revint au bout de quelques secondes à son point de départ, regarda en face de lui et distinguant du premier coup d'œil une silhouette féminine derrière les persiennes entre-bâillées.

— Bon ! se dit-il, les petites curieuses ont ouvert la fenêtre et le bruit de la seie les a frappées... Je vais jouer le tout pour le tout. Advienne que pourra !...

Il encadra son visage entre deux barreaux puis, d'une voix très basse que le profond silence de la nuit rendait distincte, il demanda :

— Mademoiselle, vous êtes là, n'est-ce pas ?

Aucune réponse ne lui fut faite.

Renée s'était réfugiée dans un angle de la chambre et complètement effarée, les dents claquant, la sueur aux tempes, elle tremblait de tout son corps.

Pauline, malgré sa décision habituelle, commençait à s'étonner et même à s'effrayer de son audace. Sa main frémissante fit un mouvement involontaire. Les persiennes s'entr'ouvrirent d'avantage.

— Je vous en prie, je vous en supplie, mademoiselle, poursuivit Lantier, permettez-moi de vous faire passer un mot... Il me semble comprendre que vous portez quelque intérêt à un malheureux... Soyez aussi bonne que vous êtes belle... Ouvrez tout à fait vos persiennes... Je vais vous envoyer un billet.

La jeune fille sentait un trouble bizarre envahir son cerveau. Elle éprouvait une sensation indéfinissable et se reconnaissait incapable de résister à cette volonté étrangère, plus forte que la sienne et qui s'imposait. Elle écarta complètement les persiennes.